

Jean-François Bouygues

Le soleil blanc du silence

Roman



LE LYS BLEU
ÉDITIONS

© Lys Bleu Éditions – Jean-François Bouygues

ISBN : 979-10-377-7305-0

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Au bord des cendres

Grand Prix Femme Actuelle, Roman de l'Été
(Éditions Les Nouveaux Auteurs, 2009)

L'homme qui rêvait d'ailleurs

(Éditions Les Nouveaux Auteurs, 2013)

Illimani, La lumière du monde

(Éditions Les Nouveaux Auteurs, 2017)

*À Francisco Jurado-Hernandez qui a forcé son destin
et celui de toute une famille en fuyant la misère,
son village d'Agua-Amarga si cher à son cœur,
et l'Espagne sa terre natale.*

*À tous les Oranais
À tous les Français d'Algérie qui ont vécu là-bas
À leur doux pays à jamais perdu.*

*À ma femme Carole
pour le lien si fort qui l'attache pour toujours à ses racines,
à cette Histoire jamais vécue, mais tellement vive et ancrée en elle.
L'âme de son peuple.*

*À mes enfants,
pour qu'ils puissent entrevoir le chemin de la vérité.*

Il y a un point de non-retour que l'on atteint au bout de certaines détresses et à partir duquel on ne peut plus remonter le cours des souvenirs.

Geneviève Bailac,
Les absinthes sauvages

La lutte pour un idéal n'est pas un tir à blanc, il faut vouloir la vérité avec violence.

Lieutenant Alain de Bougrenet de La Tocnaye

Note de l'auteur

Les lieux cités dans le récit sont pour l'essentiel réels, ou inspirés d'endroits existants pour quelques autres.

La plupart des personnages quant à eux ont réellement existé ou existent encore, mais tous sous ma plume ont été en grande partie romancés (et les patronymes modifiés).

Bien évidemment les personnages historiques sont également réels, avec pour quelques-uns, un changement de nom également (notamment ceux ayant participé aux actions de guerre et au massacre de la rue d'Isly le 26 mars 62 et celui d'Oran le 5 juillet 62, à quelques exceptions près).

Prologue

12 juillet 1962. J'ai quitté mon pays. Ma terre natale.

Mon cœur semble ne plus battre, comme s'il était resté amarré dans le port de mon enfance, sur cette terre d'Oran qui restera à jamais ma seule et unique patrie. Un si beau et si doux pays qui aujourd'hui n'est plus qu'un immense cimetière perdu dans le nuage de cendres de mes souvenirs, dans le silence étouffant de cette nuit qui semble ne jamais vouloir cesser !

Comme sortie du temps, la masse lourde et blanche du bateau nous emporte vers une contrée lointaine et inconnue. Pour quelle raison les flots de la Méditerranée me paraissent si amers ? Toute la nuit, j'ai senti l'écume de la mer battre les flancs du navire. Une traversée des regrets que nul ne peut comprendre. Toute la nuit, j'ai pensé à mon grand-père Francisco qui, lui-même quarante-cinq ans plus tôt, avait quitté sa terre d'Espagne avec femme et enfants, accablé de misère, mais avec l'espoir d'offrir à sa famille le rêve d'un avenir meilleur. Toute la nuit j'ai prié pour que son idéal ne reste pas vain.

Français d'Algérie, nous voici en route pour la terre de France. Comment allons-nous être accueillis ? Et au-delà de la détresse de ces heures tragiques, qu'allons-nous devenir ? Quel sera notre destin au bout de ce cataclysme émotionnel qu'est notre exode forcé ? Tragique départ sans retour qu'aucun de nous n'avait osé imaginer, car ce que nous sommes en réalité, ce sont bien des survivants. Blessés à mort par huit années d'une guerre atroce. Trahis et abandonnés. Rompus de souffrances et de tristesse. Anéantis de douleur.

Toute la nuit j'ai prié. Mais toute la nuit, ce n'était pas encore assez, tant cette infamie me noue le cœur.

Lorsque le jour se lève enfin dans la teinte bleu et argenté des flots frangés d'écume, tout me paraît irréel, comme un mauvais rêve qui va s'évanouir dans les brumes. À plusieurs reprises, durant cette longue nuit, j'ai pensé que nous avions fait demi-tour. Mais non, ce n'était qu'un rêve. Et brutalement, tout me revient alors en mémoire et je réalise ô combien Santa-Cruz est bien loin. Si loin d'ici. Oui, droit devant nous, sur la colline qui se dessine dans l'horizon blafard d'un crépuscule d'été, c'est désormais Notre-Dame de Marseille qui nous attend.

Dans quelques minutes, je vais pour la première fois de ma vie fouler la terre de France, ce pays ô combien coupable et qui nous a si cruellement trahis. J'ose espérer pourtant que notre Mère patrie saura nous accueillir. Nous n'attendons rien d'autre. Être accueillis, simplement, et en toute dignité. Alors, dans un ultime sursaut d'espoir, je me tourne une dernière fois et regarde derrière moi, cherchant dans l'horizon perdu de notre passé un quelconque signe du destin, peut-être l'écho improbable et enfin apaisé de tous nos ancêtres, tous nos martyrs demeurés pour toujours là-bas, dans la poussière et sur cette terre que fut notre belle Algérie. Alors, aussi étonnant que cela puisse paraître en ces heures douloureuses, je me sens animée d'une certitude farouche que notre peuple se doit malgré tout de continuer à vivre.

Et pourtant... pourtant mon cœur à jamais ne battra que pour toi, Oran la magnifique, où Notre-Dame de Santa-Cruz veille du haut de sa colline, surplombant la baie et le port...

Jusqu'à la rue d'Adana à Eckmühl, dans le quartier de mon enfance.

Première partie
Le soleil des misères éternelles

1

Ici la France

Oran, 5 juillet 1962. Silvia Martinez

Et... nous y fûmes heureux. Tellement heureux.

Alors, quand les orages de l'indépendance ne viendront plus nous frapper, où irons-nous, monsieur de Gaulle ? Vers quelle patrie ? Quel horizon ? Quelle destinée ? Qui pourrait croire pareille histoire, hormis ceux qui l'ont vécue ? Hormis ceux qui ont été monstrueusement trahis par celui qui était pourtant le garant de leur sécurité ? Alors serait-ce le récit d'un parjure ? Très certainement. Un parjure, monsieur de Gaulle, est un faux serment, une promesse fallacieuse bercée de trahison ; et c'est exactement ce que vous avez fait envers vos concitoyens. Nous qui sommes nés français et qui étions si passionnément attachés à notre terre. L'Algérie.

Une histoire que nul ne peut comprendre, hormis ceux qui l'ont douloureusement et dramatiquement vécue.

Il est bientôt 19 heures, ce jeudi 5 juillet. Voilà un peu plus d'une heure que le calme est revenu et il règne partout un silence pesant. On a entendu dire que dans le centre-ville des cadavres jonchent les rues. Il y en aurait partout. D'autres ont été retrouvés pendus aux crocs des bouchers ! C'est épouvantable !

Nous avons passé toute l'après-midi barricadés dans l'appartement, inquiets et fébriles, comptant les heures comme s'il s'agissait des dernières que nous avons à vivre. Une attente interminable et angoissante. Tourmentés de craintes à cause de la

rumeur qui se propageait dans tous les quartiers : celle d'une véritable chasse à l'Européen qui se perpétrait en ville. Des récits de témoins couraient de maison en maison, évoquant l'enfer vécu par les Oranais qui se trouvaient ainsi pris au piège des cohortes d'émeutiers sanguinaires.

Lorsque les premiers coups de sept heures sonnent au carillon de la pendule de la salle à manger, papa se dirige vers la porte d'entrée, écarte le buffet qui bloquait la porte et sort en nous disant qu'il revient vite. Maman est affolée. « Où va-t-il ? où va-t-il ? » ne cesse-t-elle de crier, craignant qu'il ne commette une bêtise.

À mon tour, je sors et m'élanche dans la rue. Il me faut courir pour le rattraper.

— Papa, où vas-tu ?

— Rentre ma fille, me dit-il avec dans les yeux une lueur sombre. Rentre à la maison, je te dis, et ne t'inquiète pas pour moi.

Sans rien dire de plus, il s'en retourne, reprenant sa route. Il fait une chaleur épouvantable, et une odeur pestilentielle commence à se répandre partout en ville. Mon cœur se révolte, mais ni la peur ni l'horreur ne pourront me retenir davantage, alors je cours vers mon père. Lorsque j'arrive à sa hauteur, je passe mon bras sous le sien, tout en lui emboîtant le pas. Il me presse la main, et sans un regard, il m'entraîne dans son sillage.

Nous remontons la rue d'Adana vers l'avenue Jules Ferry, en rasant les murs, car le danger peut surgir à tout instant. Puis on s'engage avenue Albert 1^{er} jusqu'au boulevard Viviani, en direction du dépôt des trams. On cherche l'ombre derrière le soleil accablant, et dans cette atmosphère de feu et de sang nous traversons la rue de la République. Longeant le parc du Champ de Manœuvres, on se dirige à présent vers le cimetière Tamashouet. Les rues du quartier paraissent de plus en plus inertes, plongées dans une profonde torpeur. Un lourd recueillement pèse sur la ville et au-dessus de nos têtes, le soleil est toujours aussi écrasant, cuisant, mourant.

Nous voilà enfin à l'entrée du cimetière. Nous suivons l'allée principale et arrivons bientôt sur la tombe de grand-père, ornée d'une

simple pierre taillée. Mon père s'agenouille et prie en silence devant la croix où est inscrit « Francisco Carmona Marín, 1873-1944 ». Ma main est posée sur son épaule dans un geste d'affection et de compassion.

— Cette fois, ma fille, on n'a plus le choix, il faut quitter le pays ; cette terre où nous avons tant travaillé.

— Je comprends papa, tu as raison. Et le petit à venir naîtra en France aussi, ajoutai-je en posant les mains sur mon ventre arrondi.

Mardi 10 juillet 1962

En fin d'après-midi, la masse lourde du Phocée se met soudain en branle. Cette fois, c'est le départ, le vrai, l'insupportable, le définitif. Oh mon pays ! Oran la magnifique ! Pourquoi faut-il que l'on se quitte ? Je n'ose croire à cette séparation, ce déracinement. Janot me serre dans ses bras. Pour la première fois depuis que nous nous connaissons, je vois des larmes perler aux abords de ses yeux silencieux. La foule des passagers est agglutinée sur le pont supérieur. Les visages sont noyés de tristesse, les cœurs laminés saignent de toutes les douleurs de cette Mère patrie que nous devons quitter, de toutes nos joies à jamais perdues. Peut-être.

Soudain près de moi j'entends un cri amer et poignant : « Adieu Oran ! ». Une voix de mourant qui se débat et se raccroche à son dernier souffle. Je ferme les yeux, avec effroi, avec douleur, pour ne pas voir son visage, car dans cette supplique venue d'outre-tombe, j'ai bien sûr reconnu la voix de papa.

Des hurlements continus jaillissent un peu partout autour de nous. De longs sanglots muets, des silences écrasants de vide et de désespérance. Puis, lentement, la foule se met à entonner « Ce n'est qu'un au revoir ». Et dans ce dernier adieu, s'élève une volée de mouchoirs blancs flottants comme des papillons aux ailes brûlées que le vent emporte au loin sur la colline où Notre-Dame de Santa-Cruz, dans la poussière de nos souvenirs égarés, espère déjà notre retour. Et puis non, oublions cet hypothétique retour qui ne saurait être qu'une vaine chimère.

Alors brusquement apparaît cette inscription éclatante peinte sur le mur de la grande digue du port et qui pour toujours nous arrachera le cœur. Trois mots qui nous achèvent de trois coups de couteau. Trois mots qui nous assassinent à jamais : « ICI LA FRANCE »

Dans un ultime soubresaut, mon âme meurtrie et vouée au silence répond avec ce murmure à peine respiré, ces trois mots à ce point redoutés qu'ils semblent nous sceller à jamais au tombeau de nos joies perdues : « Adieu... adieu Oran »

Cette fois, c'est bien la fin. Le bateau file sur la mer bleue et je regarde s'éloigner les belles maisons blanches qui bordent la baie d'Oran. Puis, avant que les arcades du boulevard du Front de mer ne s'estompent dans le lointain, je m'effondre contre le bastingage comme une suppliciée, comme si on m'écartelait jusqu'à la déchirure.

Et... nous laissons derrière nous le soleil blanc du silence.

Le soleil de toute une vie.

2

Les figures de barbarie

À bord du « Phocée », 10 juillet 1962. Manolo Carmona

Une dernière fois, je regarde ma terre et le soleil qui la brûle, avant qu'ils ne disparaissent à jamais. À m'en crever les yeux, je les regarde se dissiper dans les brumes du passé. Adieu à tous nos martyrs et tous nos morts. Adieu père. Pardon de te laisser ici, car nous voilà honteusement chassés. Dis, au moins sais-tu que nos cœurs ne pourront jamais se détacher de ce pays qui fut nôtre ? Au moins le sais-tu ? que rien ne nous aura été épargné ?

Je serre Ramona contre mon épaule. On se tient la main. Jamais nous n'aurions imaginé vivre un jour des moments aussi difficiles et à ce point dramatiques. Mes yeux embués s'acharnent à fixer l'horizon bleuâtre et vaporeux, ces lignes fuyantes qui lentement disparaissent au loin. Ni nos larmes, ni nos prières, ni notre douleur, rien ne changera le destin de toute une vie. Mais il nous reste ô combien de souvenirs qui à l'heure de ce départ inéluctable et définitif nous accompagnent pour ce triste voyage, et peut-être ce funeste naufrage. Pourtant, c'est comme si rien n'avait changé, comme si le vent de l'Histoire qui nous balaye si brutalement allait nous ramener quarante-cinq ans plus tôt, sur les plaines arides de l'arrière-pays algérien, là où tout a commencé.

Reste avec nous, père. Je revois combien ton existence fut rude, sans fortune, et pourtant tellement utile. Tu auras été la source de nos vies. Le germe précieux qui, craquelant la terre aride d'Algérie, fit de nous des hommes simples. Des hommes honorables. Des Français

profondément attachés à leurs racines. Et aujourd'hui on nous jette à la mer comme des vauriens, des moins que rien. Ô souvenir ! quand tu nous tiens ! Est-ce pour nous serrer le cœur ? Ou pour nous montrer au contraire tout le chemin accompli ?

Bouguirat, août 1917

En cet été de feu, le soleil plombait toute la province d'Oran. Je venais d'avoir huit ans, et comme j'étais en âge de gagner mon pain, mon père m'avait placé comme berger chez le cousin Juan, la journée, pour garder son troupeau sur les coteaux autour de Bouguirat. Une trentaine de brebis et quelques chèvres qui, sans aucun doute, finiraient leur vie au marché de Mostaganem.

Cette année-là, la sécheresse sévissait sur toute la province d'Oran, n'accordant guère au bétail qu'une maigre pitance. Les brebis erraient de jour en jour sous un soleil de feu, les babines desséchées humant la poussière aride que soulevaient leurs sabots fourbus.

Dans cette étendue de rocaille inhospitalière, pour ne pas dire éprouvante, j'avais pour habitude d'élire domicile sous un figuier centenaire. Un de ces arbres obliques et noueux qui émergeait du sol comme un pantin désarticulé, et dont l'ombre instable, mais salvatrice avait pour vertu d'apaiser le labeur des bergers. Sous ce figuier se trouvait un rocher cerné par les senteurs des massifs d'absinthe sauvage. C'est là que chaque jour je grignotais mon modeste repas. Lorsque le soleil indiquait l'heure du casse-croûte, j'ouvrais alors ma besace pour en sortir le petit morceau de pain que ma mère préparait tous les matins à l'aube, avant de partir dans les fermes où elle travaillait comme lavandière. Et chaque fois, il y avait toujours trois ou quatre brebis et quelques chevrettes qui venaient s'agglutiner près de moi en bêlant longuement pour réclamer avec force quelques miettes de ce festin inespéré.

— Mes pauvres bilous, je leur disais de ma petite voix désolée... Si je pouvais, je vous en donnerais bien, mais alors qu'est-ce qui me resterait à manger ?

Une fois mon quignon avalé, j'épluchais avec précaution quelques figues de barbarie bien juteuses ramassées sur les cactus qui bordaient les chemins de pierres, et je les croquais à belles dents. Après quoi, l'après-midi passait comme les matinées, de longues heures à marcher sous le soleil avec le troupeau, à butiner aussi longuement que possible chaque point d'ombre qui se trouvait sur ma route.

Puis, le soir venu, au crépuscule, il me fallait ramener le troupeau au bercail en veillant à ce qu'aucune bête ne manque à l'appel. Mes petits pieds nus bondissaient alors dans la poussière fine et ma voix chantante reprenait en chœur le bêlement du troupeau : « Bilous bilous bilous ! ».

Oui, les souvenirs de l'enfance sont bien ceux qui s'inscrivent au plus profond de notre mémoire.

Je revois ces moments-là comme si c'était hier, et brusquement la sirène du bateau me ramène à notre triste réalité. Dans les remous du bateau qui file au large, je repense à la plage de la baie d'Arzew.

Je revois toutes les images de ma vie, celles de mon pays, de ma terre natale, comme un film mélancolique qui déroule sans fin sa bobine abîmée où rien ne manque. Ni les bonheurs passés. Ni les peines irrépressibles et vives.

Je revois la barque de mon père voguant sur les flots d'une mer offerte.

Je revois le départ depuis la plage d'Agua Amarga en Espagne.

Je revois la *casita blanca* au bord de la plage dorée.

Je revois ma mère courbant l'échine avec sa hotte sur le dos, ramassant dans les collines andalouses des brassées de bois mort et des plantes aromatiques.

3

La casita blanca

Décembre 1915. Agua Amarga, Andalousie (Espagne). María-Rosa Rubio Carmona

Dans une semaine, c'est Noël.

Madre de dios. Et toi, mon pauvre Paco, quelle est cette folie qui t'a pris ? Nous voilà maintenant plus misérables que jamais.

J'ai bien essayé de l'empêcher de commettre pareille bêtise. Mais il n'a rien voulu entendre. Mon mari Francisco – qu'on appelle tous Paco comme tous les Francisco en Espagne – est un homme bon, mais parfois il perd patience. Surtout avec notre cadet, Luís. Tous les deux ont toujours eu des difficultés à s'entendre. Je crois qu'ils ne se sont jamais réellement compris. Et moi, cela me rend triste, car je les aime tous les deux. Je ne veux pas avoir à choisir entre l'un ou l'autre. Au contraire, j'ai toujours essayé de les rapprocher, de favoriser entre eux les moments d'entente. Mais depuis l'affaire de Buenos Aires, leurs relations sont devenues impossibles. Comment tout cela va se terminer ?

La pauvreté et la misère de notre pays inquiètent toutes les familles par ici. Tout le monde est touché. D'autres, encore plus que nous. Agua Amarga est un petit village de pêcheurs. À peine une vingtaine de maisons blanchies à la chaux, une *placeta*, une paroisse et l'auberge Calderón à la sortie du village.

Nous habitons la *casita blanca* la plus proche de la plage. Une maison très sobre, avec une pièce unique en terre battue où vit toute la famille. Cette petite maison suffit à notre bonheur. Les autres

villageois sont si pauvres et démunis qu'ils vivent pour la plupart dans les grottes des falaises rocheuses environnantes. Des abris sous roche ouverts aux quatre vents. Alors pas question de nous plaindre. On n'a pas grand-chose, mais pour eux, c'est pire encore.

C'est ici à Agua Amarga que je suis venue vivre en 1894 après mon mariage avec Francisco Carmona Marín. Je n'avais que dix-sept ans à l'époque, et lui vingt-quatre. Nous nous étions rencontrés un an plus tôt, à Níjar, chez un marchand de poterie. Ma mère était en train de choisir un nouveau *cacharro*¹ pour remplacer le nôtre qui s'était brisé quelques jours auparavant. C'est à ce moment-là que Francisco est entré, accompagné de son père. En visite dans la région, ils avaient fait un petit détour par Níjar pour acheter un *botijo*². Faut dire que la réputation du quartier des potiers de Níjar était répandue dans toute l'Andalousie.

Puis ce qui devait arriver arriva. Quelques mois plus tard, lors des fêtes de la Semaine sainte à Níjar, nous nous sommes revus sur la place de l'église. J'ai su plus tard qu'il était venu à Níjar dans l'unique intention de me retrouver. Logiquement, rien ne prédestinait à ce qu'on se revoie, puisqu'il vivait à trente kilomètres de là, à Agua Amarga où son père était pêcheur.

Ma vie en ce temps-là était déjà une vie de travail, de pauvreté et de soleil. Mes parents, Rafael Rubio et Isabel Hernández, étaient de simples ouvriers agricoles. Ils vivaient entourés de leurs six enfants dans une *cabaña* perdue dans la montagne à la sortie de Níjar, sur la route de Huebro. Le travail était rare et dur, pour ne gagner qu'un salaire de misère, ce qui était le lot de tous les journaliers. Ma mère élevait quelques chèvres dans la colline, et mon père partait avec les cousins Hernández travailler pour les grands propriétaires de la plaine de Níjar, sous un soleil implacable. Nous les enfants, passions nos journées dans la colline à ramasser des broussailles, des branchages et des écorces pour faire du bois de chauffage.

¹ Petite marmite en terre utilisée pour la cuisine (cuisson du riz, du poisson, des pois chiches, etc.)

² Gargoulette. Récipient en terre cuite utilisé pour conserver l'eau fraîche.

Dans les années 1885, comme tant d'autres travailleurs miséreux, mon père a commencé à partir en Algérie faire les saisons. Six mois de l'année, de la fin de l'automne au début de l'été. Il faisait la traversée chaque année, puis revenait avec ses économies, ce qui nous permettait de tenir jusqu'à la saison suivante. De nombreux journaliers de la région de Níjar et de toute la province d'Almería émigraient ainsi depuis les années 1850. Seul moyen d'échapper à la famine, au chômage régulier et aux conditions de vie très difficiles dans nos montagnes arides de la Sierra Alhamilla. La plupart d'entre eux travaillaient dans la culture de l'alfa, du côté de Saïda, au sud d'Oran.

Cette vie bercée par son travail saisonnier aurait pu durer quelques années encore si un malheur n'était arrivé. En juin 1891, un saisonnier de Huebro, le vieil Antonio Márquez qui avait travaillé avec lui à Wagram, village tout proche de Saïda, est venu nous annoncer que notre père était mort des fièvres au début du mois de mai. Je n'avais que quatorze ans, et ma mère avait encore trois enfants en bas âge. Mes deux frères aînés, Enrique et Javier, l'aidèrent en travaillant eux aussi comme journaliers. Deux ans plus tard, je rencontrai Francisco, et ma mère ne s'opposa pas à notre mariage. Ainsi il y aurait pour elle une bouche de moins à nourrir.

Nous nous sommes mariés le 31 août 1894 à l'église Santa María de la Anunciación de Níjar. Francisco était pêcheur comme son père. Ils avaient une petite barque avec laquelle ils voguaient au large d'Agua Amarga pour ramasser quelques poissons qu'ils vendaient ensuite sur la plage, aux villageois qui attendaient leur retour.

En 1895 naquit notre premier fils, José, puis l'année suivante, notre second, Luís. Et enfin, quatre ans plus tard, notre première fille, Beatriz. C'est aussi à cette époque que mon mari, lassé de vivre chichement du seul produit de sa pêche, décida de se lancer dans la marine marchande. Il avait réussi à s'acheter un vieux bateau à voile qu'il retapa pour l'équiper de deux grandes voilures, dans le but de transporter des marchandises vers les grands ports de l'Espagne comme Valence, Barcelone, Málaga, Cadix, et même vers la Galice

et le Pays basque. Moi, cela me faisait peur, car je l'imaginai pris dans la tourmente des mers et des océans. Je vivais continuellement dans la crainte qu'une tempête tumultueuse finisse un jour par l'engloutir à jamais, lui et son embarcation.

Mais de malheur, il n'y eut pas. Et son commerce de marchandises prospéra. Pas au point de faire de nous une famille riche, mais, quand même, nous ne vivions plus dans l'obsession de la faim. Nous étions enfin à l'abri du besoin.

C'est dans cette atmosphère de sérénité et de bonne fortune que je donnai naissance à Josefa, notre quatrième enfant. Née aux premiers jours de 1905, quelques semaines après que Paco ait achevé la construction de notre *casita blanca*. La petite maison du bonheur, dressée face à la mer, sur la plage d'Agua Amarga. Sans se douter un seul instant de ce qui allait nous arriver.

La maison du bonheur allait devenir la maison de la perte, de la tristesse, et du départ.